

DEVISE :

*“ Pro Patria Sæpe, pro Deo semper ! ”*

# L'ANTI-FÉMINISTE

---



COMÉDIE EN UN ACTE

de

**J.-EUGÈNE CORRIVEAU**

Membre de l'Association des Auteurs Canadiens.

---

Imprimerie de L'Action Catholique

QUEBEC

1922

DEVISE :

*“ Pro Patria Sæpe, pro Deo semper ! ”*

# L'ANTI-FÉMINISTE

---



COMEDIE EN UN ACTE

de

**J.-EUGÈNE CORRIVEAU**

Membre de l'Association des Auteurs Canadiens.

Imprimerie de L'Action Catholique

QUEBEC

1922

Cet ouvrage est enregistré, conformément à l'acte du Parlement du Canada, par J.-Eugène Corriveau, en l'année mil neuf cent vingt-deux, au Bureau du Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

## Personnages :

LEANNE : Jeune orpheline (22 ans).

LADY HEBERT : Sa tante (50 ans).

GEORGETTE DUCHARME : Veuve d'un riche négociant, (30 ans).

MAURICE LEBLANC : Son cousin ; député au Parlement Provincial (38 ans).

LE MAJOR GARANT : Officier du 22ième (35 ans).

JOHN : Garçon de table (nègre).

N. B.— La scène se passe de nos jours, à la Malbaie, pendant la belle saison.

# L'ANTI - FÉMINISTE

COMÉDIE EN UN ACTE

de

J.-EUGÈNE CORRIVEAU

MEMBRE DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS.

---

## SYNOPSIS

(La scène représente le salon d'un hôtel fashionable, brillamment illuminé.— Entrée et sortie régulières de chaque côté, premier plan.— Au fond, à droite, près du second plan, porte praticable, donnant apparemment sur une salle de ba, par laquelle arrive le son d'un orchestre lointain.— Ameublement général *ad libitum*.)

## SCÈNE PREMIÈRE

LÉANNE et LADY HÉBERT.

(Au lever du rideau. Léanne est assise au centre de la scène, premier plan, le regard perdu dans le vague ; le sourire aux lèvres.— Lady Hébert entre lentement de droite, l'examine un instant, hausse les épaules, vient prendre place auprès d'elle, puis toussé à deux ou trois reprises d'une manière affectée.)

LÉANNE (*Surprise*).

Oh ! pardon, ma tante ; je voguais dans les cieux sans nuage...

LADY HÉBERT.

Sais-tu que tu en avais l'air ?... Cela t'arrive-t-il souvent, mon enfant ?...

LÉANNE.

Chaque fois que je suis seule. Que voulez-vous, tante, je suis si heureuse et nous sommes si bien ici. Vraiment, la Malbaie est le paradis terrestre. Toute ma vie, je me souviendrai des semaines que je viens d'y passer.

LADY HÉBERT.

Et tu crois peut-être que nulle part ailleurs tu ne pourrais te trouver aussi bien qu'ici, même avec moi ?... Léanne, ma chère enfant, c'est regrettable, mais je vois que je ne compte décidément plus pour toi...

LÉANNE.

Ne dites pas cela, ma tante... je vous aime toujours autant...

LADY HÉBERT.

Seulement... je ne suis plus toute seule à occuper ta pensée... je n'arrive plus en première ligne, n'est-ce pas?...

LÉANNE.

Voyons, ma bonne tante, vous vous donnez des chimères... Comment savez-vous?

LADY HÉBERT.

Léanne, ma fille, sois franche. Profitons des quelques minutes qui nous restent avant l'ouverture du bal, et dis-moi : " Il " te plaît donc beaucoup?...

LÉANNE

O ma tante, comment pouvez-vous parler ainsi?... Qu'est-ce donc qui vous fait croire?...

LADY HÉBERT.

Mes constantes observations, pas autre chose. J'ai deviné tout simplement puisque tu n'avais plus confiance en moi, et ne me disais rien.

LÉANNE.

Vous êtes habile, Lady Hébert... je vois que tout comme dans la chanson, mon cœur ne peut avoir de secret pour vous.

LADY HÉBERT.

Et... " Il " t'a plu ainsi, tout de suite, du premier coup?

LÉANNE.

Non, il ne m'a pas plu tout d'abord. Je sentais qu'il m'observait, en dépit de son air correct, respectueux même... J'étais mécontente, irritée, et j'aurais voulu, je m'en souviens bien, avoir l'occasion de lui dire quelque chose de désagréable pour lui faire comprendre à quel point je trouvais... déplaisante la liberté qu'il prenait de m'examiner.

LADY HÉBERT.

O Léanne, quel aveu !... Tu mériterais qu'il fut porté à la connaissance de Monsieur le député Leblanc.

LÉANNE.

Cela ne serait pas une révélation pour lui... Il y a longtemps que je lui ai déjà fait cet aveu.

LADY HÉBERT (*D'un ton significatif*).

Ah !...

LÉANNE (*Vivement*).

Ma tante, si vous vous moquez ainsi de moi, je ne vous dirai plus rien...

LADY HÉBERT.

Mais, chérie, je ne me moque pas du tout de toi ; je constate et j'écoute...  
Alors...

LÉANNE (*Continuant*).

Alors, j'ai été surprise quand je l'ai aperçu à cet hôtel même où nous descendions ; surtout, quand j'ai appris son nom que j'avais souvent entendu citer par les journaux favorables au suffrage féminin.

LADY HÉBERT.

Tu l'as appris par moi : ne l'oublie pas dans l'avenir, Léanne. Mais, dès que tu as vu Monsieur Leblanc, tu m'as demandé d'un air... mettons ennuyé... si " ce monsieur désagréable " demeurait dans l'hôtel, et qui il était...

LÉANNE.

Vous avez raison, ma tante ; je l'aurais volontiers qualifié longtemps de cette façon, peut-être, s'il ne m'avait été présenté, par le major Garant, au dernier thé de la Croix-Rouge. La vérité, c'est qu'il me semblait surtout l'homme le plus... intimidant que j'eusse jamais rencontré. Je savais qu'il était un féministe des plus ardents, sur lequel le Comité Central du Suffrage Féminin, de Montréal, reposait tous ses espoirs, pour la présentation de son bill à la prochaine session du Parlement Provincial. Bref, ceci m'impressionnait, puis ses regards avaient toujours l'air de vouloir aller chercher, tout au fond de ma pensée, ce qui y était enfermé. J'avais peur, vous comprenez, qu'il découvre que... je l'avais remarqué. Aussi, je m'étais fait de lui une idée bien sottée...

LADY HÉBERT.

Laquelle?...

LÉANNE.

Je m'imaginai que les politiciens célèbres comme lui devaient être très différents des autres hommes, qu'ils considéraient les simples mortels dédaigneusement, leur parlant du haut de leur talent, jouant enfin le rôle d'esprits vraiment supérieurs.

LADY HÉBERT.

Et puis ?

LÉANNE.

Et puis, figurez-vous qu'il m'a parlé, simplement, comme l'eut fait le plus petit étudiant de Laval... quoique d'une autre façon, tellement plus intéressante que le soir où le major Garant...

LADY HÉBERT.

Le major ?... (*Léanne reste songeuse — un temps.*) Voyons, chérie, sois bonne jusqu'au bout. Tu t'arrêtes toujours dans les moments intéressants. On voit bien que tu fréquentes des députés maintenant !

LÉANNE.

Quand je me suis rappelé tous les détails de notre présentation, j'ai compris que je l'avais mal jugé ; et même, quand je l'ai connu davantage, j'ai pensé que... plus tard, je trouverais bon d'être aimée par quelqu'un qui lui ressemblât... Puis, maintenant...

LADY HÉBERT.

Maintenant ?...

LÉANNE.

Oh ! maintenant, c'est étrange ; je voudrais éprouver pour lui la confiance que m'inspirait feu ma bonne maman, alors que j'étais encore en cheveux bouclés. Quand elle tenait ma main dans la sienne, elle m'aurait emmenée n'importe où !

LADY HÉBERT.

Léanne, je ne t'ai jamais vue ainsi avec aucun prétendant. Tu les recevais tous d'une si étrange manière ! Tu n'avais pas l'air du tout de t'apercevoir de l'admiration, de l'intérêt ou de l'affection même qu'ils avaient pour toi !... Tous les hommes, jusqu'à ces derniers temps, paraissaient te charmer à peu près autant que les habitants de la lune !

LÉANNE.

Monsieur Maurice Leblanc ne ressemble pas à ceux dont tu parles, <sup>t</sup> cependant, il me semble qu'il m'est dévoué plus que tous les autres... Auprès de lui, je me sens si bien protégée !... Où il me dirait d'aller, j'irais, car je suis sûre qu'il ne pourrait rien me demander qui fut mal !...

LADY HÉBERT.

J'ai peur, ma Léanne, que tu ne t'enthousiasme trop pour Monsieur le député Leblanc, et qu'il ne vaille pas la peine d'être aimé par toi. Tu sais, malgré leurs bonnes intentions apparentes, les députés sont généralement légers ; puis, celui-ci, est un féministe redoutable. Si le Comité en faveur du Suffrage Féminin, de Montréal, lui a confié la tâche ardue de présenter son projet de loi, à la prochaine Session, c'est qu'il a toute confiance en lui !... Tu dois comprendre que ceci n'entre, en aucune manière, avec les vues de nos Seigneurs les Évêques, sur cette question. L'Église approuve un féminisme sage et éclairé, c'est à dire un féminisme selon les traditions chrétiennes et en accord avec notre sexe, mais rien de plus. De sorte que les relations entretenues, avec cet excellent Monsieur Leblanc, peuvent devenir pernicieuses à ta belle âme d'anti-féministe. Et puis, ce célibataire endurci a la manie de tous les célibataires de son âge. Des hommages, des phrases, oh ! des phrases surtout, voilà

tout ce dont ils se montrent prodigues ; alors quand nous les croyons bien à nous, ils nous tirent leur révérence, et adieu !

LÉANNE (*Désolée, avec des larmes dans la voix*).

Vous croyez cela, tante Lady ? . . . Oh ! malheur ! malheur ! . . .

LADY HÉBERT (*Maternelle*).

Léanne, ma chère enfant, voyons, ne pleure pas ainsi, pardonne-moi, Je te tourmente, et mes plaisanteries ne signifient rien du tout. N'y fais pas attention ! . . . Allons, souris ! vite ! . . . vite ! . . .

LÉANNE (*consolée*).

Je n'aime pas à vous entendre parler comme cela de . . . de Monsieur le député Leblanc. Je comprends qu'il n'a aucun motif de s'intéresser vraiment à moi. Il m'est tellement supérieur ! . . . Qu'est-ce que je suis auprès de lui ? . . . Une petite fille insignifiante. . . une enfant, presque ! . . . un atome ! . . .

LADY HÉBERT.

Léanne, écoute-moi bien et crois-moi, car cette fois, je suis sérieuse. Il n'y a ici, dans l'hôtel, personne, tu entends, PERSONNE, dont, au fond, Monsieur Leblanc s'occupe comme de toi . . . Les autres jeunes filles ne comptent pas pour lui ! Tu dois bien t'en apercevoir un peu.

LÉANNE.

Oui, je l'amuse peut-être. En tout cas, il est très bon pour moi . . . Je ne puis lui demander rien de plus, je ne veux pas, mais . . .

LADY HÉBERT.

Mais ? . . .

LÉANNE.

Mais je sais bien que partout où il n'est pas, je me sens isolée, alors même que ceux que j'aime le plus sont autour de moi, et lorsqu'il sera retourné à Montréal et que nous serons, nous-mêmes, rentrés à Québec . . .

LADY HÉBERT.

Eh ! bien, il faudra qu'il vienne t'y chercher, s'il ne veut que Mademoiselle Léanne soit bien malheureuse, n'est-ce pas, chérie ? . . . (*Léanne fait quelques gestes de protestation*). Mais oui ! ne proteste pas ! Je n'age dans la vérité ! . . . (*Changeant subitement de ton*) : Attention ! le voici ! . . . (*Elles se lèvent*).

SCENE II

Les mêmes, plus Maurice.

MAURICE (*Entrant de gauche*).

Ah ! mesdames, mille regrets si je vous ai fait attendre... (*Saluts, poignés de mains.*) Naturellement, je compte sur votre habituelle obligeance pour me faire pardonner...

LÉANNE.

Mais, vous n'êtes pas en retard, Monsieur le Député ; les membres du Comité de la Croix-Rouge Canadienne viennent à peine d'arriver ; ils ne sont dans la salle du bal que depuis quelques minutes...

MAURICE.

Vraiment ?... Tant mieux, alors !... Je ne voudrais pour rien au monde vous avoir fait manquer l'ouverture de cette fête de charité.

LADY HÉBERT.

Et vous faites bien, Monsieur Leblanc, car je connais une personne qui vous en aurait tenu un rude compte.

LÉANNE (*Vivement*).

Voyons, ma tante, pas d'anticipation, s'il-vous-plaît !...

MAURICE.

Gageons que c'est vous, Mademoiselle Léanne ?...

LÉANNE (*Idem*).

Mais non ! mais non !... vous voyez bien que Lady Hébert s'amuse à nous taquiner...

MAURICE.

La réponse est *ad hoc*... (*Offrant gaument ses bras*). Allons, mesdames, si vous le voulez bien, passons au bal et tâchons de rattraper le temps perdu...

LADY HÉBERT (*Tout en prenant le bras de Maurice*).

Nous ne demandons pas mieux...

LÉANNE (*Idem*).

Voulez vous bien vous taire, tante méchante !...

MAURICE (*Rigolant*).

Je vous en prie, mesdames, n'insistez pas... car, dans la position où je me trouve, je ne serais bientôt plus que chair à pâté... (*Elles éclatent de rire.*) Il est vrai qu'en temps de crise, le changement vaudrait peut-être son pesant d'or. (*Tous trois se dirigent vers le fond*).

LÉANNE (*Moqueuse*).

Faudra soumettre la chose au Ministre des Finances.

LADY HÉBERT.

C'est une bonne idée, ma fille. Qu'en pensez-vous, Monsieur Leblanc ? . . .

MAURICE.

Tout simplement que Lady Hébert et Mademoiselle Léanne n'ont pas leurs pareilles pour rendre le change au centuple . . . (*Elles rient ; — les voirs se perdent. Sortie par la porte de la salle de bil.*)

### SCENE III

Georgette seule.

GEORGETTE (*Entrant de gauche, aussitôt que la porte est refermée*).

Et c'est moi qui ai stupidement engagé Maurice à venir ici. Mais aussi, pouvais-je m'imaginer qu'un politicien comme lui s'éprendrait d'une fillette de vingt ans, et serait capable de devenir fou d'elle, de l'aimer réellement ? . . . Ah ! je le connais trop bien, ce Maurice Leblanc, pour ne pas être certaine que quelque chose a changé en lui depuis le jour où il a mis le pied à la Malbaie. Oui, hélas ! j'en ai maintenant la conviction implacable et très nette que jamais, peut-être, je ne pourrai l'amener à moi, suivant le désir de ma vie ! . . . Il n'y a vraiment qu'un seul moyen de parvenir à mon but, c'est d'éloigner cette jeune fille . . . Allons, il n'y a pas à reculer ; il me faut les faire rompre à tout prix, sans délai, car il sera bientôt trop tard. Heureusement, j'ai ici un ami dévoué dans la personne du major Garant, qui pourra me servir de compensation, si je perds la partie . . . C'est dit ! *Alea jecta est!* . . . Je vais jouer carte sur table, ce soir même ! . . . Puisse ma bonne étoile m'être encore favorable ! . . . (*Elle se dirige vers le fond.*)

### SCENE IV

Georgette et le major Garant.

LE MAJOR (*Entrant du bal*).

Tiens ! Madame veuve Ducharme ; quel plaisir de vous revoir. Franchement, je vous cherchais depuis plusieurs minutes, sans avoir le bonheur de vous retrouver . . . (*Saluts, poignées de mains, etc.*)

GEORGETTE (*Revenant sur ses pas, suivie du Major*).

Dites plutôt que vous êtes un piètre chercheur, Monsieur le Major, car je n'ai jamais eu le mauvais goût de me rendre invisible à mes amis.

LE MAJOR.

Oh ! cela est possible, madame, fort possible. Que voulez-vous ? L'homme ne se connaît jamais lui-même. En tout cas, puisque je vous ai enfin retrouvée, voulez-vous me permettre de vous dire que vous êtes adorable dans cette nouvelle toilette ? . . .

GEORGETTE (*Air narquois*).

Je veux bien, car je sais que le major Garant a la renommée d'être un grand connaisseur . . .

LE MAJOR.

Je vous en prie, madame, n'allez pas me railler ; je suis sincère.

GEORGETTE.

Comme toujours, je suppose ? . . .

LE MAJOR.

Non, comme jamais je ne l'ai été.

GEORGETTE.

C'est une amélioration.

LE MAJOR.

Voyons, Mde. Ducharme, tâchez donc de prendre les choses au sérieux, une bonne fois . . . au moins tout autant que votre cousin, le député Leblanc, car tout célibataire endurci, tout blasé qu'il est, l'ami Maurice, savez-vous, me paraît avoir pris rang parmi les admirateurs de Mademoiselle Léanne Hébert, la jeune beauté la plus remarquable de notre société . . . bien entendu, avant que vous fussiez ici, chère madame ! . . .

GEORGETTE.

Fi ! le vilain flatteur . . . Est-ce que cela vous a beaucoup réussi dans vos conquêtes ? . . . Entre nous, elles doivent être nombreuses, n'est-ce pas ?

LE MAJOR.

Peut-être, mais il n'y en a qu'une seule qui me tienne vraiment au cœur et c'est la vôtre . . . Madame Ducharme ! . . .

GEORGETTE (*Joignant le geste à la parole*).

Pouf ! merci du peu . . . je file au bal, c'est plus prudent . . .

LE MAJOR (*Idem*).

Eh ! bien, je retourne avec vous . . . vous le permettez, j'ose croire ? . . .

GEORGETTE (*Lui prenant le bras*).

Pourquoi pas ? . . . (*Changeant brusquement de ton en constatant ce qu'elle dit*). Bon ! je n'ai pas mon éventail ; je dois l'avoir oublié dans le boudoir . . . Me feriez-vous l'amabilité d'aller me le chercher, Major ? . . .

LE MAJOR.

Mais, comment donc !... avec plaisir...

GEORGETTE.

En tout cas, si vous ne le trouvez pas là... voyez donc, s'il-vous-plaît la fille de service ; il pourrait se faire qu'elle ait eu l'honnêteté de le remettre au bureau... Quant à moi, si vous n'en faites aucune différence, je vais vous attendre dans la salle du bal.

LE MAJOR.

Comme vous voudrez... cependant, écoutez-moi bien, chère Madame ! je retiens ma place, pour la première gavotte !...

GEORGETTE.

Je vous la promets. (*Elle lui présente son carnet et il y inscrit son nom.*)

LE MAJOR.

Voilà qui est gentil... je vous en remercie cordialement... A tout-à-l'heure, Madame Ducharme ! (*Ils se séparent, lui par la gauche et elle vers le fond.*)

GEORGETTE (*Prête à sortir, d'un ton mielleux.*)

Major !

LE MAJOR (*Se retournant.*)

Madame ?...

GEORGETTE (*Envoyant un baiser, d'un geste calin.*)

Au revoir !... (*Elle sort prestement par la porte du bal.*)

## SCENE V

Le major Garant seul.

LE MAJOR (*Absolument ébahi.*)

Pristi ! quelle audace !... Voilà un bal de charité qui commence bien !... Elle est épatante, cette veuve-là !... On aurait dit qu'elle ne vivait que pour son cousin Leblanc, et la voilà maintenant qui me fait de l'œil !... Diable ! il doit y avoir anguille sous roche... j'y verrai !... En attendant, remplissons toujours notre mission... un militaire ne doit avoir qu'une parole... il faut retrouver son évantail, allons-y sans plus tarder !... (*Juste avant de sortir, à gauche, premier plan, d'un air songeur.*) Décidément, la première gavotte, je ne l'aurai peut-être pas... mais la femme?... pour le bon motif?... j'ai des chances !... (*Il sort.*)

SCENE VI

Léanne, Maurice et Georgette.

(Dès que la scène est vide, Léanne et Georgette entrent aux bras de Maurice, par la porte du fond, et se dirigent très lentement vers la droite, premier plan.)

GEORGETTE (*Continuant la conversation*).

Qu'à cela ne tienne, du moment qu'il fait trop chaud pour vous, je me permets de vous accompagner au jardin. . .

MAURICE.

Vous êtes la bienvenue, ma chère cousine, et nous vous acceptons avec plaisir. . .

GEORGETTE.

Mettons que le mot " plaisir " ne se mêle point ici à une simple marque de politesse. . .

LÉANNE.

Mais vous savez bien, Madame, que vous êtes des nôtres, et que l'aimable cousine du député Leblanc n'est jamais à charge pour ses amis.

GEORGETTE.

Merci, Mademoiselle Léanne, vos compliments sont agréables à recevoir. . .

SCENE VII

Les mêmes, plus John.

JOHN (*Entrant de gauche, aux dernières paroles de Georgette; il s'avance et salue d'un air solennel, puis parle avec un fort accent anglais*).

Excusez-moa, mesdames, mais Mister Liblanne est demandé, en bas, au bureau, par le telephone. . .

MAURICE.

Bon ! en voilà un ennui !. . . Qui donc peut m'appeler à cette heure-ci ? . . .

JOHN.

C'est le " long distance ", Mister. . .

MAURICE.

Ah ! oui, j'y suis. . . c'est probablement l'honorable Premier Ministre qui. . . (*Changeant de ton*). C'est bien, je vous remercie, John ; dites que j'y vais à l'instant. . . (*Il lui remet un pourboire*).

JOHN (*Enchanté, sortant à gauche*).

Allright, Mister Liblanne. . . je vais voir à amiouser le " line " en attendant. . .

MAURICE.

Vous permettez, Mesdames ? . . .

LÉANNE.

Mais sans doute, Monsieur ; et nous allons même vous attendre ici . . .

GEORGETTE.

Noblesse oblige . . .

MAURICE. (*Souriant.*)

En ce cas, tout va bien ! . . . Georgette, vous savez, je compte sur vous pour abréger les longues minutes de mon absence auprès de Mademoiselle Hébert . . .

GEORGETTE.

Soyez tranquille, mon cher cousin ; je saurai " vivement " l'intéresser.

MAURICE.

Je n'oserais jamais en douter . . . (*Tout en faisant une profonde révérence*).  
Mesdames, soyez assuré de mon prompt retour . . . (*Il sort à gauche*).

## SCENE VIII

Léanne et Georgette.

LÉANNE.

Prenons donc la peine de nous asseoir, chère Madame, voici des sièges qui semblent nous y inviter ; ceci dit, pour parodier un aimable député de nos amis.

GEORGETTE.

En effet . . .

(Elles prennent place au centre, premier plan.)

LÉANNE (*Assise*).

Là ! dans cette position, il est toujours facile d'attendre . . . même fort longtemps . . .

GEORGETTE.

Vous avez bien raison . . . (*Après un temps*). Comme cela, Mademoiselle Léanne, vous voici décidément en passe de devenir une vraie collaboratrice pour Monsieur Maurice Leblanc . . .

LÉANNE (*Très surprise*).

Moi ? Madame . . . Oh ! je ne vois guère comment je pourrais jamais mériter un si beau titre !

GEORGETTE.

Ma chère, laissez-moi vous dire que vous le méritez déjà et rendez même grand service à Maurice.

LÉANNE.

Je lui rends service?... moi?...

GEORGETTE.

Très grand service, je vous le répète, et je m'étonne même que mon cher cousin n'ait point songé à vous le dire et à vous remercier. En vérité, il est bien ingrat !

LÉANNE.

Vos paroles sont des plus étranges, Madame ; je vous en prie, expliquez-moi...

GEORGETTE.

Vraiment, Maurice ne vous a pas appris, dès le début de vos relations, ce qu'il attendait de vous?... Cela est loin d'être chic de sa part... car, enfin, ne le connaissant pas, vous pouviez supposer bien des choses... surtout, en le voyant sans cesse occupé de vous... comme un véritable amoureux !... Puisque c'est comme cela, je crois qu'il sera sage, à moi, sa plus proche parente, ici, de réparer sa malheureuse négligence. Donc, figurez-vous que mon cher cousin a mené à bien la campagne du Comité en faveur du Suffrage Féminin, à Montréal — dont je suis membre active — mais l'habile député qu'il est s'est aussitôt aperçu que les autres villes de la Province se refusaient à endosser le programme de notre mouvement. Le succès du bill, qu'il se propose de présenter à la prochaine Session, demeurerait donc des plus compromis. Que fallait-il faire pour réussir?... Une chose très simple : Gagner la confiance des anti-féministes et les convertir à une complaisante neutralité. Votre tante, lady Hébert, étant la présidente du Comité Anti-Féministe, de Québec, Maurice a pensé bon d'arriver jusqu'à elle, ma chère, par l'agréable sentier de votre cœur.

LÉANNE (*Ton de fierté blessée*).

Alors, Madame...

GEORGETTE.

Alors, ma chère, au moment où Maurice m'a exposé ses nouveaux projets — car j'ai toujours été sa plus tendre confidente — je l'ai aussitôt engagé à tenter l'expérience, soit, à jouer le tout pour le tout... Bref, il a été bien récompensé d'avoir suivi mes conseils... puisqu'il vous a trouvée sur sa route !

LÉANNE.

Voulez-vous dire, Madame, que Monsieur Leblanc m'a fait la grâce de me considérer comme un agent... à la disposition de sa propagande féministe?...

GEORGETTE.

Dès le premier abord, Monsieur mon cousin vous a certainement considérée, ma chère demoiselle, comme un charmant petit agent bien confiant, qui se laissait pénétrer de la plus aimable façon, chose que notre député a fort appréciée, je vous prie de le croire ; il y gagnera, ce à quoi il tient le plus, un immense succès pour son bill.

LÉANNE (*Se levant, absolument vexée*).

De telle sorte que les agents électoraux se payant, si je suis bien renseignée, il ne me reste plus qu'à demander mon salaire ?...

GEORGETTE (*Se levant aussi, l'œil triomphant*).

Mon Dieu, quelle façon tragique, mon enfant, de prendre un fait bien simple et dont vous avez tout lieu d'être flattée... Vous serez tout bonnement adulée par les dames de notre Comité.

LÉANNE (*Contenant sa douleur*).

Au fait, Madame, vous avez peut-être raison...

GEORGETTE.

N'est-ce pas ?... Voyez-vous, je serais désolée, Mademoiselle Léanne, de vous avoir enlevé une illusion sur le compte de Monsieur Leblanc... Mais un jour ou l'autre, vous auriez perdu la bonne opinion que vous aviez de lui... Si vous l'avez pris pour un homme de sentiment vous vous êtes bien trompée... Chez lui, voyez-vous, la politique a absorbé le cœur. Soyez donc tranquille, ma chère, quand Maurice vous aura suffisamment exploitée, quand vous ne posséderez plus pour lui aucun avantage, quand son projet sera en bonne voie, il ne songera plus à vous regarder vivre !... Voyez-vous, c'est un célibataire endurci !...

LÉANNE (*D'une gaiété visiblement factice*).

Hum ! vous le connaissez bien, Madame, à ce que je vois... Ces révélations sont tout de même loin de m'attrister... je m'y attendais !...

GEORGETTE (*Hypocritement*).

Comme cela, vous ne m'en voulez en aucune manière ?...

LÉANNE.

Bien au contraire, la chose est tellement épatante que j'en ris malgré moi... (*Elle éclate d'un rire faux et s'arrête presque aussitôt en entendant des bruits de pas, venant de gauche*). Ah ! voici monsieur Leblanc...

GEORGETTE (*Qui lance un regard à gauche*).

Mais non, c'est le major Garant.

SCENE IX

*Les mêmes, plus le major Garant.*

LE MAJOR (*Entrant de gauche, un éventail à la main*).

Enfin, Mde. Ducharme, c'est moi... avec votre éventail ! Grâce à la fille de service, j'ai pu le retrouver ; mais ça été long !... (*Il le lui remet*).

GEORGETTE.

Je vous en suis reconnaissante, major...

LE MAJOR (*Apercevant Léanne*).

Ah ! Mademoiselle Hébert... Vous allez bien?... (*Salut et poignée de main*).

LÉANNE.

Certainement, Major... et vous-même?...

LE MAJOR.

Moi ? Oh ! comme un tambour-major !... (*A Georgette*) Maintenant, madame Ducharme, je réclame la première gavotte promise...

GEORGETTE (*Lui prenant le bras*).

Vous êtes dans votre droit, Major, et je n'ai qu'à vous suivre... (*A Léanne*). Vous venez avec nous, ma chère?... Maurice vous rejoindra aussi bien dans la salle du bal qu'ici... Toutefois, si la chaleur continue, eh ! bien ! nous irons tous ensemble au jardin... Cela vous va-t-il ?...

LÉANNE.

Non, merci, Madame, je préfère continuer à attendre Monsieur Leblanc ici, vu que je lui en ai donné l'assurance. Cependant, je vous en prie, n'allez pas vous gêner pour moi ; vous avez un engagement avec le Major, remplissez-le ! Faites comme moi !... D'ailleurs, Monsieur Leblanc ne saurait tarder. En tout cas, je vais descendre au-devant de lui...

GEORGETTE

Si c'est comme cela, c'est bien... Au revoir, ma chère !...

LE MAJOR (*Saluant militairement*).

Mademoiselle...

LÉANNE (*Idem*).

Madame... Monsieur...

(*Georgette et le major Garant sortent par la porte praticable.*)

SCENE X

Léanne seule.

LÉANNE (*Donnant libre cours à sa douleur*).

Il m'a menti !... Il m'a menti !... Il n'a pas agi loyalement envers moi !... Ah ! que c'est mal !... que c'est mal !... Ainsi, depuis deux mois, je sers d'agent électoral à ce roué politicien, et, croyant trouver en lui un ami, je lui ai naïvement laissé voir toutes mes impressions. Je lui ai ouvert mon cœur tout grand, lui permettant bien souvent d'y lire, tout en lui révélant les projets de notre Comité anti-féministe !... Ah ! comme il a dû trouver amusant, alors, cet enthousiasme de petite fille et la sympathie irrésistible qui m'emportait vers lui !... Hélas, comme il a été hypocrite et lâche... comme il m'a odieusement trompée ! (*Un temps*). Il ne me reste plus qu'une chose à faire... prévenir ma tante et partir... (*Un temps*). Oui ! oui, c'est cela, je partirai !... (*S'affaissant, toute en larmes, sur un fauteuil*). Oui ! mais comment ferais-je pour l'oublier ?... (*Elle pleure, mais s'efforce de ne rien laisser paraître à l'entrée de Maurice*).

SCENE XI

Léanne et Maurice.

MAURICE (*Entrant de gauche*).

Oh ! ces téléphones !... ces téléphones... à longue distance... Mademoiselle Léanne... toujours la même histoire... on nous coupe la communication à chaque instant... et il faut ensuite tout recommencer... cela vous explique mon absence prolongée... (*Remarquant son trouble*). Mais, Mademoiselle, qu'avez-vous donc ?... vous pleurez ?...

LÉANNE (*Se levant et se dirigeant vers la gauche*).

Laissez-moi, Monsieur ; je suis un peu souffrante... il faut que je regagne ma chambre... veuillez m'excuser...

MAURICE (*La retenant*).

Pardon, mademoiselle... votre conduite est anormale ; je vous en supplie, restez !... Vous devez me cacher quelque chose... Dites ! qu'est-il arrivé ?... Ne sommes-nous plus amis ?...

LÉANNE (*Reprenant peu à peu son sang-froid*).

Pourquoi m'interrogez-vous, Monsieur ?... Est-ce encore une menée politique que vous préparez ?... Dans ce cas, prévenez-moi, afin que je puisse lutter, cette fois, à armes égales.

MAURICE.

À armes égales ?... Mais je ne comprends rien à ce que vous dites, Mademoiselle... De quelle menée parlez-vous ?... Qu'y a-t-il ?...

LÉANNE.

De l'odieux projet auquel vous travaillez ! Pourquoi feindre de ne pas me comprendre ?... Oh ! je sais qu'il y a des jeunes filles qui seraient très orgueilleuses d'avoir été pour vous une collaboratrice... Moi, pas !... Je ne puis accepter l'idée que, depuis deux mois, vous prenez soin de m'entourer de vos attentions, de vos apparentes sympathies, pour mieux me faire tomber dans votre odieuse intrigue, qui n'a d'autre but que de parvenir à capter la confiance de ma bonne tante, Lady Hébert, et, avec elle, celle des milliers de dames, dont elle est la digne présidente, qui sont contre le suffrage féminin en cette Province. Et tout cela, pour le succès de la cause du féminisme à outrance, dont vous êtes l'âme dirigeante en ce pays. Ah ! j'aurais mille fois mieux aimé vous entendre me dire franchement ce que vous attendiez de moi... Au moins, vous ne m'auriez pas prise en traître... à la mode des boches de la Grande-Guerre. Je ne vous aurais permis d'apprendre de moi que ce qu'il était indifférent de laisser connaître. Je me serais tenue en garde contre des procédés si peu délicats... Vous m'avez trompée... c'est mal ! oui, bien mal !...

MAURICE (*Emu*).

Alors, vous pensez, mademoiselle, que je ne me suis pas comporté, envers vous, comme un honnête homme ?... Vous êtes dure, très dure... je ne vous demande pas qui a pris soin de vous édifier de la sorte, au sujet de mes intentions ; c'est facile à présumer. Ma cousine a tenu promesse ; elle a su "vivement" vous intéresser ; j'aurais dû prévoir que cela arriverait de sa part un jour ou l'autre...

LÉANNE.

Oui, afin de pouvoir continuer votre plan, sans être troublé ! Je ne regrette pas d'avoir appris la vérité. Il vaut toujours mieux savoir ce qui est... dût-on en souffrir !...

MAURICE.

Alors, vous acceptez les allégations de ma cousine en ce qui me concerne ? Vous croyez que, par pure convoitise d'un succès à la Chambre, je prenais plaisir à causer avec vous, je souhaitais vous quitter le moins possible, je m'intéressais à tout ce qui vous touchait ?... Dites, répondez-moi... je vous en prie, Léanne !

LÉANNE.

Il serait impossible de croire le contraire...

MAURICE.

Eh ! bien, écoutez ma confession, Léanne, et tenez-m'en compte, puisque vous aimez tant la franchise. Madame Ducharme vous a dit vrai... Je suis venu ici, où je savais vous rencontrer, dans l'intention de capter la confiance de Lady Hébert, d'abord, puis, dans l'espoir d'obtenir, de cette manière, la neutralité des anti-féministes de cette province. Ma cousine vous a dit vrai encore en vous informant que c'est par votre entremise que je comptais réussir.

Pour ces raisons, en effet, j'ai désiré me rapprocher de vous... (*Un temps*). Puis, pour un autre motif, Léanne, j'ai ensuite continué à vous rechercher sans cesse... Cela, Madame Ducharme ne vous l'a pas dit, et c'était pourtant la seule vérité qu'elle eut désormais à vous révéler... J'avais découvert en vous, l'idéal, qu'en son rêve mon âme, de vieux célibataire endureci, s'épuisait à chercher ; et, en apprenant à vous connaître, Léanne, j'avais appris... à vous aimer !...

LÉANNE (*Comme dans un songe*).

A m'aimer... mon Dieu...

MAURICE.

Est-ce que vous ne voulez pas me le permettre?... Je sais bien que je suis d'une extrême audace en vous parlant ainsi... que je suis beaucoup plus âgé que vous... que je ne possède rien de tout ce qui peut plaire à une enfant de vingt ans, qui comprend déjà que son devoir est dans l'anti-féministe... et, pourtant, je n'ai pas le courage de me taire... Léanne, avez-vous confiance en moi, maintenant, pleine et entière confiance?... (*Léanne incline la tête, au comble de l'émotion*). Léanne, avez-vous assez grande confiance en moi... pour devenir ma femme?...

LÉANNE (*Idem*).

Sa femme...

MAURICE (*Emprisonnant ses mains dans les siennes*).

Mon enfant chérie, vous ai-je trop demandé?... je vous aime... Pourquoi ne répondez-vous pas?...

LÉANNE (*Vaincue, avec transport*).

Parce que j'ai trop de joie au cœur...

MAURICE (*Au paroxysme du bonheur*).

Ah ! Léanne... vous êtes un ange... je vous adore... (*Il se penche pour l'embrasser*):

## SCÈNE XII

(Les mêmes, plus Lady Hébert, le major Garant et Georgette.)

LADY HÉBERT (*Entrant par la porte du bal, suivie du Major et de Georgette, fort interloquée*).

Eh ! bien, je vous y prends !... Il paraît qu'il s'en passe de belles pendant mon absence... que signifie ces allures de cinéma?...

LE MAJOR (*A Georgette, à la dérobée*).

Je vous en prie, Georgette, du calme !

MAURICE. (*D'un geste gracieux.*)

Cela signifie, Lady Hébert, que j'ai l'honneur de demander la main de Mademoiselle votre nièce...

LÉANNE (*Lui sautant au cou et l'embrassant.*)

Ma bonne tante...

GEORGETTE (*Surprise.*)

Hein?... comment?... un célibataire endurci comme vous, Maurice; vous épousez?... Mais dites-moi donc ce qui a bien pu changer votre mentalité en si peu de temps?...

MAURICE (*Saisissant gentiment le bras de Léanne.*)

L'amour d'une jeune fille franchement chrétienne, soit, de la Femme Forte de l'Évangile : — l'Anti-Féministe !...

RIDEAU.

## Par le même auteur

---

LE ROMAN D'UNE QUÉBÉCOISE. (Feuilleton publié en 1910.)

FLAVIE DOMITILLA. (Grand drame chrétien. — Première représentation à Québec, en 1904.)

LE SECRET DES PLAINES D'ABRAHAM. (Mélodrame canadien, imprimé en 1909 et représenté pour la première fois, à Ottawa, l'année suivante.)

*En collaboration :*

LE ROI DES TÉNÉBRES. (Pièce fantastique. — Première représentation à Québec en 1909 ; imprimé, en 1910.)

JEAN DES PRAIRIES. (Drame canadien. Première représentation à Montréal en 1912.)

DANS LES GRIFFES DE BIGOT. (Idem, Québec, 1914.)

*Au manuscrit :*

Plusieurs autres ouvrages, par Arthur Tremblay et J.-Eugène Corriveau.